

(This essay was originally published in the Chergui, run by [LE18](#) in Marrakesh, as part of the publication accompanying the exhibition “Melhoun 2.0”, curated by Philip Van Den Bossche and produced by [Fenduq](#).)
<https://fenduq.com/malhoun-2-0-exposition/>

Fiction d'archives. Vendredi 1953

Reda Zaireg

L'Adhan comme un souffle fend la médina, à toute allure Chemmaine, Sahat Nejjarine, Zqaq Lahjer, Talaâ Sghira, Boujloud, chaque ruelle à part avec ses scènes et ses personnages, ses drames pudiques et ses gloires retentissantes, ses auréolés et ses maudits, sa mémoire exaltée et les silences de son passé, ses jubilés et ses anamnèses. Des gens y naissent, meurent, donnent la charité ou la reçoivent, implorant la bénédiction ou blasphèment, collectivement font corps contre la misère et mutualisent les coups de chien ou alors s'isolent dans une superbe, nouent des transactions ou prennent sans honorer la réciprocité, s'associent, se séparent et se tournant le dos ne parlent les uns des autres qu'en allusions méchantes puis enfin se réconcilient. Aujourd'hui amis comme ennemis debout à la même heure, habillés similaire et bientôt communieront aux mêmes mosquées. Pareillement toutes les confréries, toutes les corporations, toutes les communautés de métier, enfin, tous ces groupes aux rythmes sociaux propres s'aligneront sur le temps de la prière. Vendredi raccorde temps sacré et temps profane; il est à peine six heures et déjà ça grouille de monde. Venus de tous lieux prolétaires, maraîchers, vendeurs de tissus, diseurs de bonne fortune, potiers, tapissiers, tanneurs, bijoutiers, pickpockets, tous à l'acmé, acclament leur marchandise-son prix-sa qualité ou cachés sous un pan de muraille le regard posé sur la proie du jour.

A l'évidence, Fès n'existe que pour ses mosquées. Née dans leur sillage, elle s'étire en filaments, s'étend de son long et de son large vers les périphéries, s'affecte une cité nouvelle, des banlieues, en somme, de l'alentour, mais toujours converge entière vers sa matrice, le lieu du culte. La topologie du sacré enserre le tissu urbain, et de même structure la vie sociale, les pratiques, les comportements et les attitudes; la seule présence de la mosquée est prescriptive; la cité est son aire morale. Elle y fait jaillir le sacré, son ordre et ses interdits. Elle est le support matériel d'une foi arborescente.

Arrivé au parvis, l'apprenti se déchausse et se dirige vers l'un des pavillons d'ablution. Le soleil contrarié s'étend sur la vasque en marbre, majorant les nervures et révélant l'érosion. Les piliers sillonnés de cannelures aménagent des coins d'obscurité où périt le jour, projettent sur le zellige du sol des ombres touffues, organiques; celle des chapiteaux sculptés en palmes lisses, digitées, scellant une gaine d'où fusent des feuilles d'acanthe. Elles portent sur leurs frêle armature des panneaux frappés d'épigaphies et d'une végétation proliférante; des fleurs de stuc claustrées dans des cellules losangiques, suspendues dans une éternité blanche et interminable. Leurs huit pétales dévoilent le trompe-l'œil: les fleurs sont des octogones, leur prison des arcs polylobés. A leur droite et à leur gauche, des feuilles jaillissent en poignards, acérées et légèrement recourbées. Encerclant les panneaux à l'horizontale et à la verticale, un long bandeau continu glorifiant Dieu avec insistance et répétition en trait coufique. S'agit-il d'un rappel aux fidèles ? Ou d'un remerciement de l'architecte à Celui qui l'a gratifié d'inspiration, a guidé chacun des gestes et a manifesté la vision d'ensemble ? Ou alors, la main ineffable qui a sculpté cette dentelle d'arcs et de rinceaux s'est laissée aller, oubliant pudeur et retenue, à faire oeuvre qui concurrence l'oeuvre

du Créateur, puis la composition achevée s'est ressaisie et a décidé de Lui laisser un mot d'excuse ? Son Nom est omniprésent; au dessus des panneaux, un corbeau en cèdre où triomphent, amplifiées, des inscriptions coraniques.

L'apprenti fait ses ablutions et rejoint la salle de prière. L'imam monte, courbé et gracieux, les huit marches du minbar. Chaque pas fait légèrement crisser la chaire en bois précieux. Il pose ses paumes sur la rampe et elles se charment de santal, d'ébène, d'essences d'oranger et de raisin, d'ivoire, se parent de la délicatesse des matériaux et des ternissures des longs siècles. Parvenu à hauteur, il se tourne vers l'audience. Peut-être qu'au souvenir des centaines d'imams qui du haut des mêmes marches ont prêché avant lui, que tous contemporains de dynasties disparues, de croisades dont ne subsistent que sanctuaires, mobilier liturgique, tapisseries et enluminures; peut-être à l'évocation de la prière du mort ou qu'à la conscience de sa propre finitude, il murmure que tout est vain en dehors d'Allah et entame le prêche.

[...] La mosquée se lève et serre les rangs. On effectue la prière du vendredi puis la prière du mort.

[...] Il est seize heures. L'apprenti enfile sur son parcours des quartiers de crépuscule où ne surgit le jour que par filets intermittents; ombreux sous les toitures en palmier, s'éclairent d'infimes rayons qui se faufilent entre les rameaux décharnés et pointent au sol; des portes aussi étroites qu'un alinéa et leurs noms oubliés, qui s'en souvient encore, des toponymes édictés en des temps anciens, gravés dans le marbre des fondations mais du marbre lui-même nul ne garde trace ni souvenir; au fil des siècles les mémoires ont défailli, les langues ont fourché; les générations se succèdent mais leur restent au travers de la gorge ces noms inexplicables, hermétiques et comme le passé où est consigné leur secret irrémédiablement perdu; dorénavant altérés ou rapportés au paronyme, leur légende grossit et s'élève dans la cohue des spéculations étymologiques, se charge d'élan mystérieux et de filiations de légende par la voix de conteurs itinérants et mythomanes.

Tout au long de la place Seffarine, des dinandiers à l'ouvrage martèlent des bassines comme des cymbales de bronze et s'adressent à leurs apprentis qui n'entendent rien, Maâlem, répète s'il te plaît, il y a du bruit — Approche pour entendre, imbécile ! Dociles et complaisants, ils accourent vers le patron, l'écoutent distribuer des ordres brefs et une somme d'insultes, puis replongent dans les entrailles fumantes des boutiques. A peine l'apprenti arrivé à la place Seffarine qu'une voix retentit à sa droite, viens ici, âne bête. Il se retourne et aperçoit le maâlem Abdellah, une main agrippant une marmite fumante, l'autre lui intimant de le rejoindre, approche je te dis – je m'excuse du retard, maâlem – je ne le répéterai pas, viens ici. L'apprenti retient son souffle et traverse le cumulus de vapeurs, enjambe des alambics en cuivre dispersés devant la boutique de Abdellah. Maâlem Abdellah, Salam, dit-il en tendant la main. Une gifle pour seule réponse. Allez allez allez on se réveille, déballe tes outils et commence à marteler ! Si je dois faire tout le travail, pourquoi est-ce que je t'ai embauché ! L'apprenti s'active, les yeux rouges et le geste lent. Passe-moi l'étope, lui ordonne le maâlem, et péniblement il s'exécute. Il se saisit de l'étope en coton qu'il soulève au-dessus de sa tête, à ton âge, des gens meurent en martyrs pour libérer ce pays ! En plongeant l'étope dans le sel d'ammoniac, ne peut s'empêcher d'ajouter un ça aurait pu être toi, fainéant, bon à rien ! Puis après réflexion se rattrape, ça aurait dû être toi ! Oui toi ! Tu mérites plus la potence que ces héros !

Devenu blême et déflémmé l'apprenti commence à marteler le cuivre avec une fureur chronométrique, tac-tac-tac-tac en alternance. Le bras se soulève et prend de l'élan, les muscles se contractent, les tendons s'arquent et le poignet bien droit énergiquement retombe. Le marteau percute lourd les plaques rondes de métal et rebondit après impact, et immédiatement percute puis rebondit puis percute encore, et encore, et encore. Les coups carillonnent en cadence et couvrent le champ de la seconde, deux coups chaque, 120 par minute exacts comme les oscillations du métronome. Les ligaments se tordent et le long de son bras courent des violettes; les veines gorgées de sang se déracinent et se dilatent, les muscles se lissent après chaque coup et de nouveau se resserrent et se rétractent pour le suivant, en sueur mais ne s'arrête pas. La feuille de cuivre se courbe sous la force brute, chaque battement l'avive et lentement la forme, voilà qu'elle se creuse et que les bords s'affinent, voilà que la base s'aplanit et que la perpendiculaire entre le fond et les bords s'élève.

Le maâlem regarde le travail avec satisfaction. Il allume un feu de charbon et de sa longue main ridée dépose une bûche dans le foyer. L'étincelle couve le bois encore grelottant sous l'écorce entamée. Ça luit, puis ça blanchit. Il balaye la parure de cendre tapissant la bûche, fêle la carapace calcinée de la pointe d'un tisonnier pour libérer le cœur rouge et radiant, le fractionne un coup deux trois; le bois craque, cède et s'émiette. Il amoncelle les braises au milieu du foyer et y dépose gueule à l'envers un faitout réalisé la veille. Le cuivre nu se décolore au contact du feu puis se charge d'éclats bleutés, violacés, ambrés, s'irise d'éclairs et de reflets de vitraux. D'un geste vif le maâlem le renverse, saupoudre l'intérieur de chlorure d'ammonium qui instantanément se vaporise, y fait fondre un morceau d'étain puis frotte avec l'étope saturée de chlorure. C'est fait. Si ça ne tenait qu'à moi, j'aurais tapissé l'intérieur de poison, dit-il à l'apprenti qui devine, c'est une commande française ? Oui, un colonel. Il veut trois faitouts de style roumi. Maâlem, si tu veux, je peux passer acheter du poison chez l'herboriste, il a reçu une cueillette de Chdak Jmel hier. Ferme-la, j'ai des bouches à nourrir. Viens avec moi, j'ai quelque chose à te montrer

Les deux s'engouffrent dans l'arrière-chambre de la boutique en traversant une porte étroite. Au fond de la pièce repose éventré et massif un lustre en cuivre; cône géant étendu sur son long, égaré et absurde dans ce réduit d'atelier. De toutes les citadelles à hauts créneaux perdues dans un chemin de conquête islamique, de tous les palais où oppressait quelque monarque enturbanné et rigoriste dont la scénographie du pouvoir s'exerçait par un faste mis en luminosité à la surcharge, à l'excès, de toutes les forteresses, de toutes les mosquées, pourquoi cet objet s'est échoué ici, nul ne sait. Au premier coup d'œil, quatre rangées de merlons arrondis, superposition de murailles de cuivre disposées en gradins et enserrant une coupole en bronze surmontée d'une flèche frêle. Approchant, on découvre abrités derrière les merlons les plateaux sculptés, ornés, balisés chacun d'une rangée de bobéchons eux aussi richement ornés. A l'intérieur, il y a une inscription que je ne peux pas déchiffrer, dit Abdallah en orientant l'apprenti qui introduit sa tête à l'intérieur du lustre. Incisé dans le métal verdi, un texte élimé ne survit que par symboles criblés et solitaires, du coufique andalou. L'apprenti tente de décoder l'inscription et découvre tout en bas deux mots qui surnagent, miraculés de l'oxydation: Fait à Al-Andalus sous le règne de... C'est tout ? s'enquiert Abdallah – Oui, c'est tout, il n'y a que ça d'écrit – Es-tu sûr que le texte ne comporte pas le nom du Très-Haut ? insiste Abdallah – Je ne l'ai pas vu répond

l'apprenti – Parfait – Que comptes-tu en faire ? – On va le faire fondre pour fabriquer des théières Rayt*.

Reda Zaireg is a Moroccan critic and freelance journalist. He has worked for the Moroccan magazine TelQuel, the online newspaper Medias24.com, and the Huffington Post Maroc.

*Théières Wright